



BEAUX-ARTS.—ÉGARÉE (TABLEAU DE M. S. PINTO)

ÉGARÉE

Le père est mort il y a deux ans. Tout à l'heure, hélas ! la compagne de ses jours l'a rejoint dans l'éternel repos. Ils n'avaient qu'elle, une fille, et cette pauvre enfant, la mère, avant de se tourner vers Dieu, l'avait embrassée bien fort, en lui indiquant des parents éloignés, là-bas, par delà les sillons et les collines, qui la prendraient et seraient sa famille désormais.

Elle avait obéi, mais comprenant bien peu. Naïve, elle pensait que, sans doute, sa mère allait voir le défunt, là-haut, quelque temps, puis reviendrait à la maison, ou bien... Enfin, elle ne savait, au juste. Surtout, quitter cette femme qu'elle aimait et qui l'avait aimée, cela lui fendait le cœur. L'enfant n'avait que dix ans : à cet âge le chagrin se dissipe aussi vite qu'il est prompt à se faire ; dès lors, les mille riens rencontrés sur ses pas dans les chemins, parmi les champs, avaient suffi à la distraire de sa peine. La mignonne ne songeait plus, comme cela arrive parfois aux enfants lorsqu'ils balbutient ou chantonnet des choses qu'ils ne s'entendent même pas dire, cherchant à s'amuser. Cependant elle avait bien marché, ignorant même qu'elle marchait, et elle s'était égarée.

La mère avait bien détaillé l'itinéraire, mais maintenant elle ne s'y reconnaissait plus... Sa mère ? Ah ! oui... elle se souvenait ; oh ! mon Dieu, ne plus la revoir !... Oh ! retourner ! oui, retourner vite, l'embrasser, l'aimer !... Hélas ! comment retourner ? le chemin était perdu...

Non, il fallait se résigner, aller chez les parents, obéir. Que dirait-elle, maman, si elle la voyait revenir ?

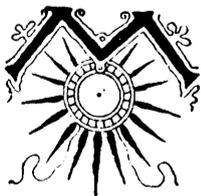
Voici un paysan, il revient du travail, hâlé, rude, insouciant, le pas un peu lourd.

Osera-t-elle l'interroger sur son chemin ? Oui, mais elle s'explique très mal. Bah ! il a compris tout de même, le paysan. Est-ce qu'il ne connaît pas les un-tel, de si braves gens ! "C'est là-bas, au bout de la lande, à deux pas."

—Oui, à deux pas... là-bas... de braves gens... Hélas ! seront-ils ma mère, eux ? Ah ! pourquoi n'a-t-elle pas voulu que j'aie voir le père, moi aussi ? C'est donc bien mystérieux, là-haut ? C'est donc pas permis aux enfants de savoir ce qui s'y passe ?... Enfin, je la reverrai peut-être un jour, maman... oui, je la reverrai, pour sûr : pourquoi ne la reverrais-je pas ?

Pauvre enfant ? oui, tu la reverras, ta mère, mais sans doute après de bien longs ans, lorsque toi-même, jeune fille, tu auras été épouse, mère aussi, et que Dieu, trouvant égale ta noble tâche à celle de tes parents, rappellera près d'eux ton âme au comble de ses vœux.

ETIENNE PALMÉ.



Oui, M. Pedro, le temps est bien chaud, lourd et fatigant parfois ; mais, y pensez-vous, pouvais-

je négliger l'occasion de m'entretenir avec les bienveillants lecteurs de ma feuille aimée ? Je sais trop apprécier cette faveur pour ne pas la solliciter de nouveau. Puis il me fallait déjà mettre bas les armes à cause d'une première défaite, l'on dirait, et avec raison, que ma vocation n'était pas sincère. Aussi, je ne veux pas que mon pseudonyme soit oublié ; et pour cela, j'ai lieu de m'en inquiéter : comme nouveau venu, étant assis à la dernière place, il serait facile, à vous surtout, aimables lectrices, de perdre mon souvenir. Et si vous saviez comme je trouverais bon de pouvoir venir ici, librement, causer plus fréquemment avec vous, aussi souvent, du moins, que ce bon M. Pedro, dont j'envie le sort. Franchement, je me sens presque découragé parfois, lorsque je songe que j'ai tant à faire pour égalier,—et de loin !—même le plus humble de vos correspondants, qui trouvent toujours pour vous plaire un mot bien dit, une fine pensée ou une phrase élégante. Hélas ! pour être goûté, je n'ai que ma prose aride, que mes pensées d'écolier, que mes phrases mal *raccommodées* ! Mais je vous sais si indulgents, chers lecteurs, que je n'ai aucun doute que vous agréerez ma bonne volonté. D'ailleurs, si j'ai le loisir de m'entretenir de nouveau avec vous, je saurai vous satisfaire. Que l'on me mette simplement à l'épreuve, et l'on verra que mon bon vouloir et mes généreux efforts triompheront de mon ignorance. Mais pardon, monsieur le rédacteur, ceci n'est pas un défi : je veux simplement dire que si vous m'accueillez de nouveau, le souffle qui anime vos correspondants ne saurait passer inaperçu sur mes écrits.

* *

Je viens de chanter l'adieu à mon *Alma Mater*. Ce fut mon premier poème... Mais aussi qu'il m'a coûté de larmes : tous ne l'ont pas compris, et voilà qu'au jour des adieux il est mis de côté !...

Sans doute, ce n'était pas une œuvre d'art, puisqu'on a pu me reprocher que, parfois, "le souffle poétique venait à manquer." Mais que pouvez-vous attendre d'un pauvre élève des Frères, qui avait pourtant su mettre là tout son amour... ses regrets !...

Et, malgré ses imperfections, dont la moitié des auditeurs ne se seraient même pas doutés, ce faible chant aurait eu plus d'écho dans le cœur des confrères que ce discours emprunté à un professeur et si machinalement débité. Et j'ai pour preuve de cette assertion tous mes compagnons gradués et médaillés, qui m'entouraient lors de cette lecture—*courante*. Aussi, l'effet a été complètement manqué, puisque ceux qui ne souriaient pas étaient d'une froideur par trop *glaciale*, pour le tempérament sanguin de l'auteur.

C'est vous dire, amis lecteurs, que mes premières rimes ont été éprouvées.

Je m'en réjouis cependant, car un intime me disait dernièrement à ce propos que "les grandes œuvres s'enfantent dans la douleur." Oh ! mais si c'était la vérité pour ce cas-ci ! ! !

Tout même, j'avais dit vrai en terminant ce discours par les deux quatrains suivants :

Mais poète, à quoi bon venir ici pleurer :
Ceux même que tes chants ont voulu saluer,
Demain ils oublieront et ton cœur et ta lyre,
De ton âme abusée, ils riront du délire !

Oh ! qu'importe, mon luth, si du moins de mes chants
L'*Alma Mater* un jour, comprenait les accents,
Son cœur de mère alors—tel est mon seul préage—
De son plus humble enfant acceptera l'hommage !

* *

Néanmoins, je pardonne de tout cœur à celui ou à ceux peut être qui ont pu croire que le génie valait mieux que l'inspiration.

Allons je veux tout oublier, et pour terminer plus gaiement, laissez-moi vous mettre sous les yeux les mots de *La Vacances*, poésie de P. Lemay, que je lis dans ses "Essais poétiques" et qui peut se chanter sur l'air de

J'aime les petits patés
Faits aux confitures, etc.